

*C'EST UNE PHOTO RESCAPÉE, une photo d'avant ma naissance, gravée en moi pour avoir grandi avec elle dans le petit salon de Cherbourg. Une photo disparue quand la maison de mes grands-parents fut vendue, retrouvée aujourd'hui après je ne sais quelle mystérieuse errance. C'est une photo en noir et blanc, mon frère Lucas et notre mère, joue contre joue. Il rit de toutes ses dents de lait tandis que les siennes, légèrement écartées, sont celles du bonheur. Elle est radieuse, s'émerveille du rire, de la beauté de son enfant. Ses mèches blondes dansent en couronne autour de sa tête. L'anagramme de son nom est « aimer » et Marie, à vingt ans, aime la vie, passionnément.*

*Nulle trace de drame ni de corps souffrant sur cette photo. Une mère et son bébé dans une forêt, un jour d'automne ou d'hiver, car l'enfant porte une cagoule de laine et un manteau à col de velours.*

*Sur le visage de Marie, l'enfance s'attarde, la sienne et celle de Lucas, tricotées l'une à l'autre.*

*Sait-elle déjà ? Sait-il, lui qui prend la photo, à quel point ce bonheur est vulnérable ?*

*La photo dit qu'elle sait, mais espère.*

*La photo dit sa confiance en sa toute-puissance de mère qui entoure et protège.*

*Elle fait à Lucas un rempart de ses bras, son regard lui tend le miroir dans lequel il se voit unique et aimé.*

*Quand ont-ils compris ?*

*Quand a-t-elle commencé à le regarder autrement ?*

*Quand ont-ils cessé de le photographier ?*

*Si la photo ne livre rien de tout cela, elle dit l'essentiel, l'amour fou de cette mère pour son premier-né et sa détermination à se battre pour lui.*

*Quand a-t-elle renoncé ?*

*Quel désespoir, quelle lassitude ont éteint ce regard dont seule cette photo témoigne ?*

1

ILS ONT INSTALLÉ LUCAS SOUS L'ARBRE, sur le lit de camp qui sent l'humidité et le vieux caoutchouc. Bien au milieu, afin qu'il ne tombe pas. Il a treize ans, mais son corps déforme à peine la toile, rêche sous sa joue droite. Un insecte lui chatouille le nez. Ils disent que l'air est bon pour lui, qu'il doit faire la sieste dans le jardin, mais il est trop heureux pour dormir.

Aurore a grimpé dans le pommier, il voit ses pieds se balancer dans le vide. Si elle tombe, elle le tue. Elle se penche, juste assez pour qu'il distingue son visage.

Regarde ces pommes ! Elles sont moches. Toutes tordues et acides. Pouah !

Elle recrache un morceau qui rebondit sur le bras de son frère avant de rouler dans l'herbe.

Oh pardon, Lucas ! Désolée.

Elle rit. Elle est si gaie, toujours ! Un rayon de soleil. Elle chantonne, une chanson inventée, comme les histoires qu'elle écrit dans ses carnets.

Lucas observe une colonne de fourmis apparue sur le morceau de pomme. Une mouche s'active autour de sa bouche. Il voudrait la chasser, sa main gauche dévie de sa trajectoire et c'est son poignet qui frappe son œil. Raté. Toujours raté.

Il s'est fait mal, quelque chose voudrait sortir de sa gorge, un râle couvert par le vrombissement des insectes dans la poussière de l'été.

La mouche s'obstine, se promène sur ses lèvres, sur ses dents.

Lucas n'entend plus Aurore, il ne voit plus ses tennis blanches au-dessus de sa tête.

Les fourmis ont réussi à déplacer le morceau de pomme. Le soleil fait briller une pièce de monnaie égarée dans l'herbe. Il se passe toujours quelque chose au jardin, mais cela n'intéresse plus Lucas, car Aurore a disparu. Il la cherche des yeux, ne peut voir, outre les branches les plus basses de l'arbre, que la pelouse et la maison, car on l'a couché sur le côté droit. Tout à l'heure, c'était le gauche, on le retourne de temps en temps. Il se résigne à attendre qu'on vienne le déplacer.

Attendre. Toujours attendre.

C'est un pavillon cosu aux portes de Paris. Lucas y vient deux ou trois fois par an, en visite avec ses

grands-parents maternels. À travers les baies vitrées de la terrasse, Lucas distingue le corps de sa mère. Marie, allongée elle aussi sur le côté droit, lui tourne le dos. Sa jambe et son bras gauches s'élèvent en cadence, dans l'effort quotidien de rendre son corps toujours plus mince, plus souple, plus ferme, impeccable dans ses mini-robos comme dans ses pantalons pattes d'eph. Marie a adopté avec enthousiasme la mode de ces années soixante-dix, extravagante et colorée, comme un étendard pour dire que tout va bien, un paravent pour se protéger des bonnes âmes dont elle refuse la pitié. Son malheur, elle le garde pour elle, n'en dit jamais rien. La plupart des gens ne savent pas comment se comporter devant une tragédie qui les renvoie à leurs propres peurs. Elle ne se plaint pas. Décourage les personnes bien intentionnées qui aimeraient la voir endosser de manière plus évidente son rôle de mère à plaindre.

Elle se tait pour ne pas devenir l'incarnation du drame qui ruine sa jeunesse. Elle se tait pour qu'on ne vienne pas opposer la raison à ses rêves. Elle a trente-trois ans et une vie à vivre. Avec l'enfant cloué au sol. Ou malgré lui.

Lucas suit des yeux le pied de sa mère. Toujours plus haut.